
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/2 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.2.60820

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

l'Allemagne du Sud (p. 303–322), du Haut-Palatinat à l'Europe centrale et orientale (p. 351–372), avec un regard nouveau sur l'année 1683 (Türkenjahr) (p. 109–132) et la défense de Corfou par Matthias-Johann Schulenburg (p. 373–398). En parallèle la diplomatie a également une place de choix avec la mission de paix de Stratmann à Paris en 1675 (p. 27–94), le mariage de l'empereur Léopold Ier avec Eléonore de Palatinat-Neubourg (p. 259–302). L'ouvrage nous vaut des biographies et des portraits de grande valeur de l'électeur Maximilien Ier de Bavière (p. 211–230), de Wallenstein (p. 323–350), Ernst-August de Hanovre, Schulenburg et particulièrement de Stratmann, vice-chancelier de Palatinat-Neubourg.

Les apports de ce recueil confirment la place importante prise par Hans Schmidt dans la défense d'une histoire politique renouvelée et enrichie.

André CORVISIER, Paris

Geschichte der Universität in Europa (Walter RÜEGG, éd.), tome II: Von der Reformation zur französischen Revolution (1500–1800), Munich (C. H. Beck) 1996, 542 p.

On l'attendait, cette histoire de l'Université européenne à l'époque moderne, surtout suite à la parution, en 1993, du tome recouvrant le Moyen-Âge. Il faudra désormais placer ce livre sur le rayon des grands usuels. L'entreprise, placée sous l'égide de la CRE (conférence européenne des recteurs d'Université), est ambitieuse, puisque aux deux tomes publiés viendront s'ajouter encore trois volumes supplémentaires recouvrant la période de 1800 à 1945. Surgit ainsi un pan entier d'histoire à peine déchiffrée, surtout celui concernant la République des Lettres, de l'histoire intellectuelle de notre continent. Le tout est subdivisé en quatre parties: les thèmes et fondements, posant les problèmes de méthode (16% du total), les structures (25%), le monde des étudiants (25%) et les rapports avec les sciences (25%). Ce cadre prétracé est rempli par une douzaine d'auteurs occupant chacun un espace relativement court variant entre 4 et 9% du total des 508 pages de texte. Une double liste nominative des Universités est complétée par onze cartes très claires et suggestives, œuvre de notre collègue hollandais Willem FRIJHOFF, qu'il n'est guère besoin de présenter. Aux notes du bas des pages s'ajoutent des bibliographies spéciales à chaque chapitre. Cet appareil scientifique est solide et très complet, et l'on sent, dans les discussions méthodologiques une connaissance intime des sources, ainsi que de leurs faiblesses, et les difficultés d'exploitation. Tous les auteurs sont bien conscients que, s'ils ont fait œuvre pionnière, il reste des pans entiers d'ombres qui demanderont encore bien des recherches ultérieures. C'est donc œuvre de synthèse, et comme toute synthèse, toujours provisoire, qui reflète un champ d'exploration encore très largement non défriché. Œuvre d'honnêteté scrupuleuse: est-il besoin d'ajouter combien le point de vue européen contribue à éclairer les perspectives?

L'unité de ce tome est grande: entre l'humanisme (plutôt que la seule Réformation, qui intervient, très peu de temps après, il est vrai) et la destruction d'une bonne partie de l'édifice par les conséquences de la Révolution française, l'Université, en dépit de ses tares et de ses insuffisances parfois dramatiques, constitue partie de la République des Lettres, c'est-à-dire l'un des éléments de la cohérence de notre Europe. A. DUPRONT a pu dire que l'Europe, ou la notion d'Europe, s'est construite par cette Europe des princes et des écrivains entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Les universités européennes y ont contribué moins qu'il ne nous semble nécessaire, mais beaucoup plus qu'on ne l'a longtemps dit et trop facilement répété. Car l'impression que l'on éprouve, une fois le livre fermé, est celle d'une réhabilitation partielle, reposant sur une analyse serrée, englobant presque tous les aspects de la vie universitaire. Grâce en soit rendu aux divers auteurs, même si cela se paie, en partie, par des inévitables répétitions par recouvrement thématique. La trop grande prudence (mais peut-on s'en plaindre?) a, peut-être empêché d'établir un bilan final »qualitatif«, quoique celui-ci

soit parfois esquissé¹. Notre ancêtre, étudiant dans les années 1880 des universités allemandes, a été, sur ce point moins évasif, soulignant fortement l'excellence, variable au fil du temps et des conjonctures, de ces universités (Heidelberg et Wittenberg au XVI^e siècle, Helmstedt au XVII^e siècle, Göttingen, Iéna etc. au XVIII^e). Mais quoi, la mariée n'est jamais trop belle et les divergences d'opinion que l'on peut avoir sur tel ou tel point sont choses tellement secondaires.

Car le tableau est très contrasté, finement nuancé. L'époque moderne a été le grand moment des créations des nouvelles universités. Signalons le justificatif convaincant de la – difficile – définition de la notion d'Université. On a ici opté pour un champ large, englobant académies etc. Le tableau n° 2 de la page 74 en donne la photographie parlante: 73 créations au XVI^e siècle (dont 72% catholiques et 28% protestantes) contre 6 suppressions; 36 au XVII^e siècle (dont 52% catholiques et 48% protestantes), contre 15 suppressions; et, enfin, 28 au XVIII^e siècle (dont 82% catholiques et 18% protestantes) contre 29 suppressions. Pareils chiffres invitent à réviser quelques-unes de nos idées reçues. Mais ils doivent être complétés par une compensation qualitative: les universités écossaises du XVIII^e siècle, celles de Scandinavie et d'Allemagne du Nord ont souvent brillé par une incontestable supériorité. Ceci vaut même pour »Oxbridge«, trop décrié. L'ouvrage réhabilite aussi les, ou plutôt quelques-unes des universités françaises du XVI^e siècle, voire quelques facultés de la Sorbonne. Inutile d'aller plus loin: le lecteur trouvera en cette mine de renseignements toujours de quoi nourrir sa réflexion.

On en dira de même du »moteur« universitaire: philologie au siècle de l'humanisme, droit au XVII^e siècle, motivé par les besoins des administrations étatiques, et »philosophie« au siècle des Lumières. L'analyse, branche du savoir par branche du savoir, quoique succincte, est précise et instructive. Les chapitres sur les étudiants sont très développés, souvent neufs, et comme l'on pouvait s'y attendre, pittoresques. Me trompais-je? Le professeur d'Université se trouverait-il un peu sacrifié? Ces hommes n'ont pas si démerité. Nous échappe tout un champ de recherche immense: leur production livresque est telle qu'elle nécessiterait des équipes de travail. Les grandes bibliographies nationales (ADB etc.) en fourniraient abondante matière première (sans compter celles du XVIII^e siècle...): les résultats pourraient se révéler plus surprenants que l'on ne pense.

Ce qui ne veut pas dire que le constat majeur, à savoir qu'en règle trop générale, les Universités n'ont pas été le lieu préférentiel de la recherche de pointe. La novation s'est souvent produite parallèlement, bien à côté de ces universités un peu, quoi qu'on en dise, quand même plus ou moins engoncées dans leurs traditions et leurs petites habitudes. Défense avancée: – et elle n'est pas inopérante – les universités ne poursuivaient pas ce but. Leurs autorités de tutelle y voient principalement des instruments de formation de cadres: clergés de toutes obédiences, administrateurs et entourages princiers. Certes. Force est de constater d'après nos auteurs, combien la vitalité de l'Université hollandaise, allemande du nord, écossaise, voire italienne, dépend étroitement de l'ouverture sur le monde, non seulement des autorités universitaires, mais plus encore de leur »entour« social. Les municipalités gestionnaires de Glasgow ou d'Edinbourg ont su choisir, Hume aidant, Adam Smith et ses

1 Relevons deux ancêtres qui ne manquent pas d'intérêt: E. MEINERS, *Geschichte der Entstehung und der Entwicklung der Hohen Schulen unseres Erdteiles*, 4 tomes, Göttingen, 1802 (1803, 1804, 1805). Meiners s'y intitule »Königlicher Grossbritannischer Hofrat und ordentlicher Lehrer der Weltweisheit zu Göttingen«. Citons, entre autres, les pages énumératives (comportant un jugement qualitatif) 222–300, toujours parfaitement utilisables. Le livre d'Adolf PERNNETH VON BÄRSTEIN, *Beiträge zur Geschichte und Literatur des deutschen Studentenlebens ...*, Würzburg, 1882 comporte, mais uniquement dans le cadre du Saint Empire, des indications intéressantes, dont les tableaux des pages 82–87 des universités allemandes jusqu'au XIX^e siècle inclus, comportant de courtes remarques qualitatives précises (avec dates de fondation, de suppression et de refondation éventuelle) présentés d'abord sous forme alphabétique, puis par ordre chronologique. A comparer avec les tableaux cités ci-dessus du RUEGG, p. 81–99.

autres collègues d'Université (mais il est vrai qu'Adam Smith, pour ne parler que de lui, est aussi allé à Oxford...).

Autre chapitre on ne peut plus convaincant: la courbe de fréquentation de ces Universités. Elle est nécessairement fondée sur les trop fameuses listes d'immatriculation. On en sait, de longue date, les insuffisances et les réserves, la prudence à apporter à leur interprétation. Elles supposent d'ailleurs un travail immense, qui est loin d'être achevé. Les lacunes de documentation sont considérables. Aussi ne peut-on qu'esquisser le trend. Ici il est analysé avec beaucoup de nuances, presque cas par cas. L'impression générale demeure cependant d'une poussée assez vive pour le XVI^e siècle, suivie, la guerre de Trente Ans aidant, par un fort recul débutant suivant les pays – et les Universités – à des dates recouvrant toute l'étendue de la première moitié du XVII^e siècle, une reprise limitée au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, et, enfin, une assez grande variabilité au long du XVIII^e siècle. Plus frappante encore est la limitation progressive, souvent autoritaire, des séjours des étudiants étrangers. La »pere grinatio academica« disparaît à l'orée du XVII^e siècle et les princes veulent réserver, sans exclusive totale cependant, leurs universités à leurs sujets. Ce qui n'empêche nullement les fréquentations multiples, à commencer par celles ... des jeunes princes, profitant de leur Grand Tour ou du Kavalierstour pour humer peu ou prou, l'air des universités en renom, dans lesquelles on s'est fait immatriculer). Même remarque à propos de certaines noblesses ou bourgeoisies. Que les étudiants nordiques soient les plus nombreux (proportionnellement) à hanter les universités étrangères n'a rien de bien surprenant. Nous sommes en présence de l'un de ces mouvements essentiels, mais si difficilement, cernable d'intercommunication idéale qui constitue l'un des soubassements de l'Europe – avec la poste – et bien d'autres facteurs. Nous ne ferons jamais que deviner ces mouvements osmotiques, browniens, du voyage imprévisible des idées. C'est dire, qu'en dépit de tous les reproches que les contemporains ont pu faire aux Universités, elles sont demeurées le lieu de passage presque obligé de bien des formations et de toutes les personnes »intellectuelles« si l'on ose utiliser ce mot, en partie, anachronique.

Demeure que l'insuffisance ressentie explique la floraison des grandes écoles à la française (qui remontent ... au Collège de France, et plus encore à l'École des diplomates fondée par Colbert de Torcy à Paris, supprimée par le cardinal Dubois, et rétablie à ... Strasbourg: école d'une importance capitale dont l'histoire a été révélée par Jürgen Voss). On connaît la suite. Elle explique avec le retour partiel et différencié des nobles ses européennes aux études, la naissance des académies de toute espèce.

Demeure aussi, et surtout, le fait que la novation passe souvent à côté de l'Université, soit qu'à l'instar de Galilée l'on soit obligé de quitter l'Université, si célèbre fût-elle, pour obtenir un poste plus lucratif (d'ordinaire, pour les Grands, sous l'égide des princes), soit qu'on ne l'ait pas fréquentée. Relevons encore la laïcisation des corps professoraux (moins marquée dans l'Europe catholique), soit la formation d'un corps disposant de statuts contrôlés, qui se veut par moments indépendant, mais qui est lié par ses rémunérations, certes variables, mais en général insuffisantes, pour soutenir ses prétentions de reconnaissance sociale.

L'on pourrait continuer longtemps ce résumé-commentaire, tant sont nombreux les points de vue novateurs: c'est dire que la synthèse est séduisante, enrichissante, et plus qu'indispensable. Opération réussie, étape, en tout cas de fixation d'un état actuel de la recherche, et en tant que tel, irremplaçable.

Jean MEYER, Paris